

Perdus d'avance. Quand la littérature sauve les vaincus de l'histoire

Alain Farah
Université McGill
et

Jonathan Livernois
Université d'Ottawa

On se souvient à quel point Walter Benjamin reprochait aux historiens de jouer le jeu des vainqueurs, de laisser ainsi de côté toute une part de l'histoire, celle qui concerne les hommes et les femmes dont les récits et la mémoire n'ont pas prévalu. Il faut croire que ceux qui écrivent cette histoire, comme la plupart d'entre nous, aiment peut-être un peu moins parler des perdants. Le travail des écrivains, cependant, incarne sans doute l'exception qui confirme la règle : ils sont les plus enclins à revisiter les mauvais lieux, à se colleter avec la mémoire de *ceux qui ont perdu*. Et comme on s'en doute bien, les fâcheuses époques ne manquent pas, au Québec comme en France. Elles mettent en

scène la grandeur et la décadence des monarchistes français, les Rébellions de 1837 et de 1838 au Bas-Canada, l'écrasement de la Commune, la collaboration des Français avec les Allemands sous Vichy, les « événements » d'Algérie ou, plus récemment, les tergiversations des Québécois lors des référendums de 1980 et de 1995. Pourquoi les écrivains nourrissent-ils leur imaginaire et leurs discours à même une *mémoire de défaites*? C'est la question à laquelle nous avons tenté de répondre lors d'une journée d'étude intitulée *Perdus d'avance. Quand la littérature sauve les vaincus de l'histoire*, tenue au Département de français de l'Université d'Ottawa.

On serait tenté de résumer les conclusions de nos collègues en disant simplement ceci : les écrivains cherchent à se donner cette migraine dont parlait Roland Barthes dans son *Michelet* (1954), « maladie » du critique, « mixte d'éblouissement et de nausée » devant le sujet sur lequel il se penche. Se donner la migraine, mais aussi travailler à la diffuser au plus grand nombre, pour qu'à l'instar de Michelet, l'intellectuel puisse « aménage[r] sa faiblesse physique comme celle d'un parasite », « s'install[ant] au cœur de la substance historique, [pour] s'en nourri[r], y croît[re] » pour en fin de compte, « tout en n'existant que par elle, l'envahi[r] triomphalement ». Que peut faire l'écrivain sinon cela? Cette journée d'étude nous a menés à réfléchir à l'appropriation littéraire d'un imaginaire combatif, occasion nécessaire de repenser le devenir politique de la littérature.

Si, au départ, nous avons tenté de voir si la littérature pouvait rédimmer les perdants, alimenter le fantasme d'une action restreinte de l'écrivain, renverser le sens de l'histoire pour que la défaite devienne une victoire, symbolique et en différé,

nous avons constaté, au fil des interventions de nos collègues, que la réponse des écrivains se situe quelque part entre l'éblouissement et la nausée dont parlait Barthes. C'est ce que l'on relève, en France, chez Pierre Guyotat et Nathalie Quintane. Christophe Donner, quant à lui, renverse la problématique comme un gant : son point de vue des perdants — les monarchistes français — irrigue en quelque sorte l'imaginaire du discours sarkozyste, gagnant jusqu'en mai 2012. Au Québec, on aura vu que la défaite est atavique, à telle enseigne qu'Yvan Lamonde cherchera ici à en identifier, sur la longue durée, sa « constellation », d'Hector de Saint-Denys Garneau à Daniel Jacques. Pris dans cette tradition de pauvreté, d'échec et de défaite, Jacques Ferron voudra quant à lui sauver le fantôme du Docteur Jean-Olivier Chénier dans sa pièce *Les Grands Soleils*. Peine perdue : le voyage part de Saint-Eustache pour aboutir à Saint-Eustache. Entre-temps, on aura un peu écrit et beaucoup vécu.

Nous en sommes à souhaiter que ce dossier puisse provoquer chez son lecteur une assez bonne migraine, ne serait-ce que pour lui rappeler qu'il y a depuis longtemps des hommes et des femmes de lettres qui refusent la compromission politique dont l'époque actuelle n'annonce malheureusement en rien la défaite.